

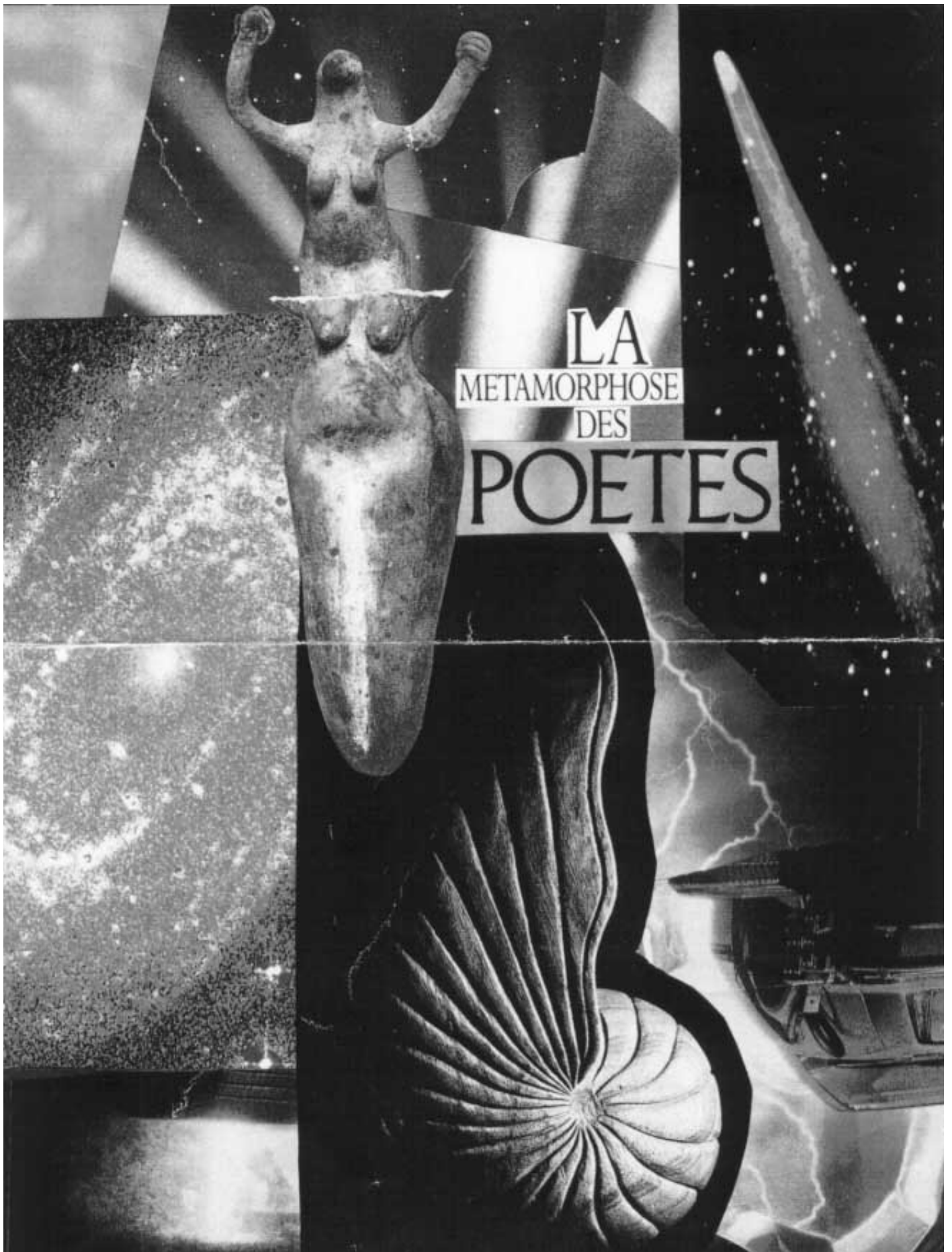
TANKER 11

SUPPLÉMENT GRATUIT / BLOCKHAUS-RÉSISTANCE / QUAND TOUT L'OCCIDENT EST À CHIER.

SPÉCIAL FRANCIS GUIBERT



“GENÈSE D’UN YANTRA”
Couleur à l’eau – 1973



LA
METAMORPHOSE
DES
POETES

Collage de Francis GUIBERT, 1990.

LE CHEVALIER DES LUNES TORRIDES

Évoquer Francis Guibert revient à explorer l'ambiance lunaire et maléfique d'une ville cachée sous d'autres villes. Maléfiques, sortilèges, jeteurs de sorts, goules & vampires, ces présences noires hantaient Marseille depuis l'époque gréco-romaine. La Vierge Noire veille dans la crypte. Le monstre mythologique appelé la Tarasque envoie ses feux d'or et de bronze envoûter subtilement les buveurs de pastis. L'incendie du Vieux Port est toujours cet événement intemporel scotché au fond de nos mémoires déboussolées par le soleil qui tourbillonne comme un Van Gogh dans les reflets couleur sardine de cette mer pâle et lénifiante. Et pourtant, les joueurs de cartes chers à Cézanne ont fini par sortir de leur cadre mortifère. La Tarasque déglutit ses serments métalliques et les mille pointes de son visage déchirent le ciel d'une fausse conscience. Les hommes sont morts depuis des lustres. Seules vivent les vierges, les amazones, les statues rousses et si gracieuses qui babillent dans la nuit des musées incendiés. L'adolescent aux joues d'archange joue de la flûte sur le Vieux Port. Il promène dans sa poche un roman de Guibert. "Le manoir de l'ange rouge", à lire au zoo, sous les platanes, entre l'azur et ses fontaines bercées d'un vin d'apocalypse. Mais les singes crient souvent. Ils se balancent entre les lianes comme des pensées parasitées et c'est encore le monstre informe qui pose la main sur ces images. Car nous sommes décalqués sur de vieilles cartes postales qui jaunissent dans la brume d'une mémoire nucléaire. Malgré les sectes et les dollars, malgré les crimes et les orgasmes, plus rien ne vit dans la Cité que le rire bleu des mouettes fragiles.

Sanctifier l'innocence est un sport désolant qui revient à plagier les lumières verticales. Orchidées bleues, chair de velours, fruits & légumes dans les artères d'une ville minée par les zombis, ainsi Marseille, la pathétique, abrite la Vierge et ses miroirs, le zoo de nacre dimensionnel aux statues fluides couleur de foudre.

Les cheveux sont éparés sur le corps du dormeur. Il rêve encore à Rodanski, à la neige qui murmure dans les prés catalans, au fusil du remords qui crache des balles d'apoplexie.

Comme si Marseille et ses Gitans d'un seul coup s'embrasaient dans un ciel de faïence ! Comme si l'étoile soudain naissait dans la bouche d'ombre du précipice et des passions toujours toxiques.

Francis Guibert en est revenu. Il accoste au rivage du sourire décisif, comme le chat de Cheshire sur la branche mémorielle. Stanislas Rodanski ou Malcolm de Chazal, et ces vieux livres de Maurice Magre que le père de Francis admirait tant et plus. Que de passion dans ces grimoires et ces dessins psychédélics ! Que de beauté dans ces tableaux peints par Francis il y a hier.

Jadis, alors n'existe plus. La petite chambre vient de s'ouvrir. Madame Guibert prépare la soupe et Francis continue de prier William Blake, et tous les saints et les déesses d'un panthéon transpersonnel, toutes les puissances et tous les diables d'une si païenne complicité !

Maurice Magre et Marseille, le Vieux Port et le Zoo, les paroles du soleil dans les ruelles de la gare, la rue qui monte vers chez Francis, le reflet des eaux calmes sur l'œil bleu du cyclone, et cette chaleur arboricole comme une étreinte venue d'ailleurs, de plus loin que ces lunes qui traversent notre vie.

Francis Guibert, le rescapé, est un archange des terres mutantes.

Marc-L. QUESTIN
(Druide SAGOS)

HEUR DE ROMANCE

il fallait trouver cet auteur en son haut château, comme le Juif Errant il n'avait peut-être d'autre secret que celui d'une malédiction, qui d'autre que lui avait pu inventer cette histoire, sa douleur s'était muée en folie, il fallait libérer cet auteur maudit de sa création, le fil de son roman était dans les marécages d'un amour oublié, les vampires de l'espace s'étaient insinués dans l'histoire, la nostalgie devenait magie noire, l'auteur était esclave de ses rêves car ses rêves n'étaient plus ses rêves mais ceux des vampires du néant, « c'était bien le cauchemar Vie-dans-la-Mort, qui caille de froid le sang de l'homme », avait murmuré le Vieux Marin de Coleridge, aujourd'hui Vie-dans-la-Mort fait bouillir le sang de milliards de clones, l'unique inconnu était ce pouvoir qui gommait le néant pour recréer l'univers loin du monde,

c'est cette guerre de gloire & de magie que personne ne gagne jamais car "personne" c'est personne,

celle qui décide vint visiter les fantômes et tout fut dit à l'instant & aux siècles des siècles, c'était de cet entremonde que venait la guerre, lumineuse, libératrice, cela fut fait avant même que naissent les archontes abhorrés, il nous restait à sortir de cette hypnose temporelle, en un non-acte unique comme l'arche d'alliance, hors le temps, hors le monde,

l'auteur était devenu un sujet de son roman, l'auteur était devenu un mot, un nom parmi d'autres, et le roman continuait par lui-même, auto-engendré, commandé par personne, lu par personne :

la vie, la souveraine unique, je ne sais comment, dans sa magie absolue s'amuse d'elle-même, comme sont faites les images du cœur et défaites les fées au miroir, « Je suis elle » dit-elle en riant, se tournant un peu pour surprendre son regard... pouvons-nous rêver cette gloire sans elle, celle qui va droit au cœur de toute vision, la vie invisible aux terribles reflets, en quête de ses yeux de soleil en plein froid, printemps & hiver sur sa peau faisant tourner les mirages de son ivresse, en ces lieux où les océans (.....)

MOINS 28000 FANTÔMES

salutation à mon double !
éteignons les feux !
suivons les étoiles !
le temps s'enroule !
le vide se dévide !
les lunes de nacre sont aux commandes !
salut à mon double de l'ombre !

PAR froid chaud courant d'air lysergik passant sur le jour
corps du monde déchiré
LE corps de l'espace
corps du vent & de la guerre qui passe
le symbole terrible éclate l'univers
RITE le cosmos entier s'est perdu dans une goutte d'eau
plus rien ne rappelle la néante
elle s'est vouée à sa propre nature
INCANTATOIRE elle s'est perdue elle s'est trouvée & reperdue
les éléments ont explosé
elle est partout avec elle-même
INAUDIBLE ciel & enfer sont sa robe de nuit
vie & mort ses perles d'eau pendues à ses oreilles
DU double mystère ubiquité du mouvement de son bras
un chapeau de sorcier a éteint les phares
les sirènes mollissent sourdement
certains se croient encore au XXe siècle
FANTÔME anges de l'enfer & démons de l'an 3000 sillonnent les rues
ovnis chamaniks font trembler la terre
métros-fantômes mélangent les vents
poison d'hier nektar d'aujourd'hui
DE me faites plus chier avec votre pharmacie loqueteuse
avez-vous une idée de l'angélik santé ?
chaque jour le soleil se lève sur un monde mort
L'ÉLECTRICITÉ chaque jour est une dose de mort à absorber
au cœur de la vie ce vide d'où tout émerge
une tempête qui emporte tout
INTÉRIEURE, un relatif absolu qui transperce tout
un drame dérapant la pensée
une intensité défaillant le cœur
METTRE je tombe décroché aspiré

L'auteur s'était perdu dans ce brouillard du désir, paumé de merveilles immémoriales, les archontes neurologiques buvaient son sang, les images automatiques alimentaient le pouvoir de l'esclavage, dès la naissance j'avais été truqué et tout semblait faussé, l'ultime était une notion trafiquée, le vide aussi, l'idée d'un départ était une invention démiurgique d'asservissement, le monde pouvait aussi bien ne plus avoir de destin, n'avait-on pas parlé d'un ordinateur cosmique, les envoûtements programmés fonctionnent, toute l'histoire est enregistrée, peut-on se quitter comme un vieux vêtement ? tout est en mémoire..., il faut créer un univers bien loin du monde mort, démonter l'existence pour en refaire l'arche d'alliance avec les anges, la très connue descend l'escalier de la mémoire, villes du ciel noyées de lumière, les portes du manoir tombent de leurs gonds, temps aboli au départ, derniers mots d'un premier instant : ton errance n'existe pas, tu n'es jamais parti d'ici dit-elle, toujours face à l'océan, parole éternelle des vagues sur les brisants, je suis cela jamais perdu jamais trouvé, le cœur de la jeunesse d'Avalon ! je suis la voyante du haut pays, l'ivresse d'un temps comme il ne fut jamais !

Francis GUIBERT, Février 1984

NEANT CENTRAL

Nous sommes dans le monde,
mais où est le monde ?

Patrick

Sophie s'emplissait les yeux du pâle rayonnement de ce monde englouti. « Une tombe peut être en même temps un centre, pensait-elle. Quand le monde est ouvert, ouverte aussi est la porte des tristes dieux de l'Enfer. »

La pierre sur laquelle elle s'était endormie était le point d'interférence du monde des morts, de celui des vivants et de celui des dieux. Par elle, Sophie savait ce qui se passait, ce que faisaient les maîtres, de quoi on discutait aux cuisines.

Tandis qu'elle s'abandonnait à la fascination du paysage, elle aperçut au loin la silhouette d'un cavalier poursuivi par les Furies. Il arrivait au galop. Elle vit grandir la tête du cheval, et, au dessus, des yeux étincelants que le Déluge n'avait pu entamer. Il ne ralentissait pas. Il fonçait droit sur elle.

C'était ce cavalier qu'elle avait un jour croisé sur la route et qui l'avait salué en ces termes : « Béni sois-tu Fortuna barbata ! Demain je disparaissais et que restera-t-il de ce monde ? L'existence est à chaque moment le commencement, le milieu, et la fin. Tous les instants sont multipliés à l'infini dans les miroirs de l'univers. »

L'inconnu faisait sans doute allusion à ces mondes interchangeable caracolant tels une œuvre d'art vue à la loupe surface après surface, lorsque les discours se dissolvent dans l'espace d'une toile rutilante déroulée sans fin, là où le scrutateur s'incrutant tombe en poussière tandis que d'imprévisibles prismes rayonnent les diffractions imaginaires.

« La foi, lui répondit-elle, est cet élan vers quoi les arbres qui s'aiment deviennent les cibles de la prophétesse obscure. Je te convie au festin des mémoires rangées de ma fille au bord du monde, surplombant le grondement des volcaniques angoisses nietzschéennes. »

À ces mots, les murs de la ville s'effondrèrent dans cette autre moitié de la vie que nous nommons "dédale des abbesses damnées". D'une ronde accélérée des siècles, Sophie et le cavalier partaient rejoindre le Maudit & sa reine enivrés du miel interdit du Cloître des Râles Célestes.

Ainsi s'accomplit le suicide des âges, et le double de leurs mains glissait en arrière, joignant le creux central de leurs yeux scellés à la robe nue de l'étoile des fées originelles.

o o o

je dors & je veille sur la terre dépossédée
je me suis colonisé & je me libère
nous ne sommes pas du monde
nous créons tout dans un délire
nous rêvons entre nos regards

EN flottant comme un caillou dans le jour
coupé du sol & du plafond
MARCHE disposé en croix du jour sur la nuit
jeu mortel de l'œil
LE apparent disparu sur le crête d'ombre
sous-jacent à la construction du désir
sirène des délices ludiks
une vie un œil un monde & la disparition
TRANSFERT valse sans thème sur un temps désaccordé
la vitesse dépasse le navigateur éploré
réflexe autodidacte de la leçon du jour
TOTAL inflexion genouillarde d'une déférence allumée
lumière noire sur la mort d'un cadavre
aspect contradictoire de la poussière des temps
DU un trimardeur en perdition essorant ses vertus
une jonction indéfinie en lisière du temps
œil de bois jambe de verre
REGARD appel entendu sur ligne de nuit
l'enjoleuse évoque un plaisir différé
comme l'image disparue du néant vertical
DANS sombre dilemme des vertus littérales
la reprise verbale se méprise
plongée transparente de la fuite directe
bornes polaires disjonctées
LE poussières ludiks soufflées
l'œil éteint sous le blanc
REGARD trompe la vie difficile incertaine
soumission impossible admission résorbée
rêvent ensemble dans la Tour du Diable
DES sur l'aspect lointain d'une passion
en direct de la jonction mortelle des désirs
une suprême laideur dirige la folie tonnante
PARQUES un trait de poison s'étire dans le temps foisonnant
sur la pointe des pieds du vent immobile
une portion incongrue dépasse les bornes enflammées
SUR la proportion des thankas ressemble aux pouvoirs derniers
qui me furent inspirés à la source des siècles
en la rigoureuse demeure du cercle des pulsions érotiks
LE la poitrine ouverte à l'excès
une hirondelle assassine tourne la page disparue du retour
comme l'on fait tourner la pointe d'un zéro sur le dos des vautours
FIL encerclés des lumières sinueuses d'une princesse impudik
qui se laisse traîner un certain soir
DU retrouvant l'édifice souriant de ses failles
porteuse du sang de l'ancien rite toujours renouvelé

*et la rage enfante une litanie en Chine
sous les jupes cendreuse des sorcières lunaires
nuit blanche & noire indéfiniment survolée par le corps des limbes*

TEMPS nuage de speed radioaktif onde blanche radio muette phase effacée
ligne droite réflexe auditif du proche & du loin onde suspendue au
loin glissement ondoyant d'un trait auditif ciel de plomb sur ligne
JUSQU'À brisée gymnastik du dôme des plaisirs neutres soupire du vent
volcanic genèse de l'invisible profondeur effacée du vertige boule de
CE jour dans la nuit sonde perdue dans un courant de brume livre
ouvert dans le noir pluriel définitif de l'onde majeure sous les doigts
du temps profondeur courante de la surface indigène des ténèbres
QUE gommées moiteur froide d'un transept sous-marin surface vide du
temps coagulation électrique du ciel,
des jours-fantômes des nuits-fantômes des mois-fantômes glissant
LE d'une ligne à l'autre,
je hante rien, des ombres glissent, je ne connais rien ni moi ni
personne,
REGARD aucun feu dans les marécages, un dévidage du connu, tiédeur
glaciale, signes & gestes muets, un lendemain de l'abstraction
néantisée, yeux posés sur le gris des brumes, des images flottent,
NE vitesse absolue du rêve réel, une giration de la perception directe dans
le jeu du temps, mort-dans-la-vie, dix doigts deux mains, des yeux
SOIT l'heure à la montre des surfaces-objets au pied du mur, partir au
désert habiter le silence, ne lâche pas ma main, 5h. 30 sur l'autoroute
dans une autre vie, mon fantôme serait capable de voyager des années
PLUS par le train des brumes sans station sans jour sans nuit sans but, une
éternité de métal vibré de vitesse hypnotik dans une steppe blanche, et
parfois une ombre passante dans le couloir d'un souvenir oublié se
LE reflétant sur la vitre, les limbes seraient ce monde intermédiaire trop
lent pour la conscience et trop rapide pour la conscience,
intermédiaire entre l'incandescence & l'abîme, une surface
REGARD, d'abstraction ou nous serions sensés exister, ce consensus de la Mort
Officielle personne ne fut & ne sera jamais et qui existe pourtant sous
la cathédral-vampyr de ma soit-disant naissance,
COMME des bras de sommeil, fièvre froide alentour, Metropolis Ragnarok,
chacun à son poste, surface quadrillée des enfers et le Mat, yeux
UN arrachés, jambes de sommeil en sang sur le chemin de nulle part,
plus personne en dehors des cheptels assommés pour l'abattoir,
encadrés des meutes enrégées de Pavlov, murs blancs de la
Séquence Ragnarok Industriel, devenez aveugle avant qu'on ne
AILLEURS vous arrache les yeux, inutile de craquer des allumettes ici il n'y a

entre toi & moi ce sont les mondes qui s'enflamment
 je suis dans ton rêve lorsque tu dors
 tu veilles dans mon rêve lorsque je dors
 pour la merveille qui est cette légende sans
 cesse recréée
 le temps est ce rythme à trouver pour te retrouver
 et m'endormir dans la danse de la joyeuse fureur
 la dévotion n'est ailleurs que nulle part
 sur les autoroutes des siècles
 traversés sans fin dans un rêve immortel
 par-delà le sommeil de la Psyché de Burne-Jones
 c'est la disparition du monde sans appel
 dans un blue-movie de Marilyn
 et la disgrâce aux yeux du monde
 est l'anti-signe du voyageur solitaire
 seul maître à bord d'un navire
 traversant l'océan de mon sang
 dessinant ses cartes marines
 dans les champs étoilés d'une litanie passionnelle
 disparaissant dans l'onde de ton regard
 j'appartiens à ton absence au monde

nous survivons, rescapés de l'histoire, dans les
 sous-sols de ce qui pourrait être une île,
 nos vagues radios captent des diagrammes en
 transit, un escogriffe se lève pour haranguer
 un troupeau d'araignées et s'effondre noyé
 dans son sang, nous allons l'enterrer avec nos
 mains et fêter sa mort, les esprits de la terre
 tremblent à la seule idée de ce que va être
 cette fête, car ils savent que notre peau n'est
 que le tribut d'une aventure risquée et que
 notre folie est celle d'un autre monde,
 je prends un bout d'os et trace dans la terre :
 « mon amour s'est divisé en toi & moi dans le
 délire de son ivresse, maintenant chaque
 atome de ce monde tourne à l'envers,
 maintenant les cités tombent sous influence,
 des pays entiers fonctionnent au rythme
 binaire de la lune noire,
 mon amour a basculé et la Terre entre dans
 l'impossible,
 maintenant je vois ton visage étiré entre les
 vitres des cités brumeuses, tatouage platiné au
 regard innocent, ton visage dans celui des
 démons, à l'envers des cratères suburbains, ton
 visage partout, tournant comme une roue, »

Et lorsque je me réveillais d'un rêve ô
 combien inquiétant, mais qui laissait tout de
 même deviner une solution — si horrible fut-
 elle —, je compris alors quel était ce monde où
 l'on se "réveille". C'était le monde sans
 solution — si horrible soit-elle —, c'était le
 monde où l'individu entretenait son existence
 à coups de questions qui n'auraient jamais
 aucune réponse. Nous étions donc en dessous
 de l'enfer, il ne pouvait même pas y avoir de
 drame. C'était une poussière qui se soulevait
 en quelques volutes insignifiantes pour
 retomber peu après. C'était un monde qui ne
 pouvait même pas être condamné, il n'avait
 pas la vie.

Je regardais par la fenêtre, il faisait encore
 nuit. Comment n'avais-je pas compris plus tôt
 que ce monde ne pouvait connaître la mort
 puisqu'il n'avait jamais eu la vie. Dans le
 silence précédant l'explosion du rush motorisé
 de la journée, je voyais le visage de ce que je
 venais de découvrir. Les humains dormaient
 encore, ils étaient en enfer, mais lorsqu'ils
 allaient se réveiller ce serait pour se mettre au
 service de ce qui n'avait pas la vie, de ce qui
 attendait sous les lampes à arc, inerte et froid
 sur les tapis de bitume, une scène sans drame
 où rien ne pouvait se passer.

La seule vie & la seule mort restant à
 proximité étaient celles des rêves infernaux du
 subconscient. Je devais réviser ma géographie
 psychique, à présent le monde "éveillé" était
 en dessous du subconscient. La Terre avait
 glissé au fond d'une fosse de l'univers et
 toutes ses coordonnées précédentes étaient
 maintenant caduques.

sans comprendre je comprenais, au centre du
 monde c'était ce trou noir, cet effondrement,
 la faille,
 le milieu du monde est un effondrement, la
 faille centrale où tout disparaît, sous mes yeux
 vit le monde sans réponse,
 tout existe sans réponse puisqu'au centre est la
 faille, je pensais aux Guaranis errant depuis
 des siècles à la recherche du paradis terrestre,
 ils dansaient en attendant, mais qu'attendaient-
 ils vraiment ? je soupçonnais que de tels gens
 devaient savoir, que les chamans australiens,
 que certains gnostiques des premiers siècles et
 quelques autres fous sur cette planète savaient
 qu'aucun moyen n'est superflu pour atteindre
 le milieu du monde, par toute extrémité entrer

CALQUÉ

AU

CELLOPHANE,

plus d'air, désert du Quadrillage Ragnarok, corps acéphale du
 désert sortant du mur au fond des abattoirs, c'est le Grand Serpent
 du Sommeil qui nage jour & nuit dans les murs à 2 dimensions de la
 bande Vidéo-Ragnarok, c'est un rêve astral survolant la terre plate
 du Quadrillage Metropolis,

*je suis une âme capturée dans la ligne rouge du tatouage de ton corps, je suis ce rouge
 dans le reflet de ton corps, le monde n'est qu'une boucle sur la ligne de ton corps, l'en-deçà
 & l'au-delà sont ton corps, ici c'est ton corps, révisant ma géographie je dois bien admettre
 que je ne suis pas sur le chemin insensé d'une existence, je suis un reflet rouge sur ta peau,*

PARTANT

DU

VIDE

POUR

ACCOMPLIR

LE

GRAND

RETOUR /

LA

MORT

OFFICIELLE

CONTINUE

LE

SPECTACLE,

ET

LE

GRAND

dans les rues il y a des ombres d'oiseaux blancs fatigués,
 dans le ciel il y a des baleines noires gigantesques
 dans la mer ce sont des corps umains gris pleins de coquillages
 un non-lieu des brumes dissociées,
 chaque âme est un reflet de l'âme du désert,
 tous les animaux sont le désert seul & parfait
 comme un vaisseau de 3 kms. dans l'espace,
 espace-temps parcouru d'ombres animales,
 pour savoir ce que parler veut dire il faut un miroir
 et dans ce miroir il y d'autres animaux,
 hypnose du vent du désert,
 dans les rues roule le sable, au ciel roule le sable, dans la mer le
 battement d'ailes des vies solitaires parfaites, une cargaison de
 mouvement sans borne, ma forme umaine est avec les coquillages et
 les baleines noires du ciel, les rues sont l'infini pour personne, 50
 millénaires sont un grain de sable, sont une âme perdue parfaite, un
 seul mouvement de l'indéfini animé, un voyage total de l'en-deçà à
 l'au-delà pieds nus pleins de sang du sommeil universel, et si
 ailleurs il n'y rien, ici c'est pareil, alors ce rien c'est aussi bien la
 foison, l'overdose Jérôme Bosch où vous partez en orgasme parce
 qu'enfin vous n'êtes plus personne mais la foison overdosée de ce
 rien qui n'en peut plus de sa liberté dans les ailes blanches des
 ombres emplumées, dans les rues et dans les baleines noires avec les
 maisons sur le dos, avec les cinémas de la rue Univers, d'un miroir
 passant dans un autre, foison sans personne,
 des baleines sur le dos d'autres baleines, les rues des siècles dans le
 ciel, tous vos sentiments comme un jeu de cartes jeté au ruisseau,
 une vulnérabilité imbattable comme vaisseau de 3 kms. dans
 l'espace, le ventre offert aux pluies de météorites, la vertu sensuelle
 de la mort lorsque la pellicule du Magnétoscop-Ragnarok se liquéfie
 dans son ventre, les rues des siècles qui se mettent à couler, l'ombre
 de Sophia flotte encore un instant dans une ultime névralgie, puis
 disparaît laissant la porte ouverte à la furie des tempêtes, partir en
 laissant les portes battantes et suivre les traces d'absence de celle
 dont on ne connaît que l'ombre d'un lieu à l'autre puisqu'elle est de
 nulle part traversant en fondu enchaîné les rues des siècles
 superposées comme des calques, glisser sur le fil d'un temps
 transversal jusqu'à être ce fil sur une pulsation des 28000 fantômes,
 image discontinue sur le voyage des steppes de la mort sensuelle, il
 n'y a personne dans la foison des siècles, il n'y a jamais eu personne
 dans l'univers, c'est le voyage d'une fureur du silence, vous êtes
 mort depuis toujours, et faire comme s'il y avait quelque chose à
 atteindre sans s'arrêter nulle part, un balancement du noir au blanc
 tellement rapide que les yeux s'éteignent, catapulté de néant en
 néant dans un hurlement de sirène,
 de qui, de quoi peut-on être l'enfant ?

*mon double serait bien capable d'être un bloc de rocher millénaire, puisqu'au cœur de
 la vie il y a une mort immuable, un point d'anéantissement toxique total où toute la force de la
 vie trouve son aboutissement d'embrasement, où toute la vie trouve son bûcher funéraire —
 un cadavre dans le soleil du matin avec l'air chaud dansant sur le fleuve —*

*peut-être faut-il rejouer des milliers de fois le même film pour arriver à repérer enfin où
 l'on se trouve, quel rôle on y tient, quel personnage on incarne dans cette histoire, il se
 pourrait aussi que l'on découvre que ce personnage est juste un élément du décor, par
 exemple un rocher millénaire dans le paysage,*

RETOUR

S'AMUSE

&

TOURNE

SUR

L'ELLIPSE

DU

nous sommes cette porte battante entre deux mondes, nous sommes
 cet œil ouvert entre l'en-deçà & l'au-delà, tout est dieu, de quelle
 solitude parlez-vous, il n'y a personne dans l'univers, le Mat du
 Tarot est un mort insomniaque qui marche, dans "L'Age d'Or" de
 Buñuel il y a une jeune fille assise devant sa coiffeuse avec les
 cheveux flottant au vent qui jaillit du miroir ouvert en plein ciel sur
 une tempête noire,
 28000 kms. dans la vallée de la mort avec les os liquéfiés à boire du
 cinabre à crever, la surface de la planète m'est rentrée dans les yeux
 comme un scanner, j'ai laissé mon corps en tas de cendres, j'erre, je
 me demande *qui* a gagné cette guerre, l'univers est vaste et pourtant
 mes yeux reviennent à ce charnier de la surface umaine, je reviens
 hanter ce camp de la mort, le secret pour me libérer de ce monde
 doit être caché quelque part sous ces montagnes de cendres / CLAC
 ! la bande vidéo s'éjecte, l'écran est blanc, je suis toujours sur ma
 chaise, je vais me lever / CLAC ! une autre bande s'est enclenchée,
 c'est reparti pour un tour... ce fut une guerre télécommandée, le
 vainqueur n'a pas bougé de son château, personne ne l'a jamais vu,
 seul l'étendard qui remplace le ciel témoigne que ce

dans la faille centrale où disparaît le monde, là où les grands vides de l'infini s'échangent, je ne pouvais vraiment oublier cela, les seules choses qui me paraissaient inquiétantes étaient celles auxquelles je pouvais donner une explication, alors que les mystères à rendre fou me semblaient aller de soi, mais la clé des mystères à rendre fou est un mystère plus grand encore, celui du néant central qui amorce la verticalité de la conscience déchirant les mondes par la vertu de sa pure volonté, chaque monde porte ses propres lois mais la conscience verticale est non-loi, abolition de toute cohérence finie dans un mouvement infini, à un millimètre derrière l'habitude c'est le passage royal de l'intuition, la toute puissance d'un grain de sable fracturant l'ordinateur d'inscience, la faille du monde où l'on peut se jeter comme un criminel et par un seul battement de cils changer de monde sans bouger, et c'est ce fou, par toute extrémité trébuchant vers la grande faille de l'univers, qui seul ne peut jamais vraiment s'égarer, lui seul garde la mémoire de la perte immuable du monde, lui seul n'est pas vraiment abusé par la supercherie des digues de l'humaine ignorance, il sait d'où vient l'eau et où elle retourne, il porte au fond de lui le secret du papillon de nuit qui s'enflamme à la chandelle, ce secret qui est l'origine des mondes et leur disparition même,

les responsables de la réalité déversent leurs intelligentes coliques en guise de rations de forcats dans les médias de la vie monoplane, nous vivons dans ce 19e siècle d'ignorance qui n'en finit pas de crever ses sacs de poussière dans les vents de la terre, nous vivons dans cette guerre mondiale qui n'a pas fini avec Hitler, je mesure exactement l'image du monde au ghetto de Prague transposé à l'échelle planétaire, en satin ou en haillons nous portons cette effroyable misère de la haine de l'homme pour lui-même, dans la cendre & la boue c'est encore Londres comme au temps de Blake, la lumière est cachée au fond d'une ruelle, c'est encore le regard insondable d'un derviche mendiant, c'est encore les yeux de feu d'Eddin Rûmî assis dans la poussière et écrivant ses chants de lumière traversant les millénaires, zigzaguant comme le mirage de la foudre dans les tempêtes du désert du monde, nous sommes les pèlerins de l'éternité ou nous ne sommes rien, sans nous retourner nous quittons l'ombre du monde, mettant un pied devant l'autre c'est à chaque pas que l'on abolit la finitude du monde, tourner plus vite que le sommeil du monde et rendre visible le soleil au fond d'un lac,

la folie devenant consciente d'elle-même est couronnée impératrice des morts & des vivants acteurs du mystère de la destinée sur un plateau de lumière s'étale le sang de la nuit signe premier & ultime du drame magique tatouage des fées sur la peau de la vie toujours rêvée relever le défi des apparences et atteindre la transparence nos origines dansent masquées autour de nous une guerre omniprésente dans le fracas d'une époque qui ne veut rien entendre au silence de la plus grande éloquence celle des larmes d'étoiles dans notre corps & partout le monde s'effrite dans les yeux de l'évidente immatérialité de la matière de l'évidente présence de l'esprit dans son absence même du paradoxe libérateur de toute notion sur la vie & son absence lorsque toute notion est lâchée à sa propre errance la redécouverte de l'illusion emporte les doutes l'illusion devient le drink de ceux qui vivent la disparition des illusions comme un air retrouvé après l'asphyxie devenir le corps du silence dans le fracas des atomes & dans la danse des jours de la nuit du monde disparaître comme un drink dans le gosier de l'univers et se retrouver sur le trottoir d'en face comme un ami de toujours comme l'incendie du soleil par-delà le sommeil dans l'air sifflant des mémoires en fusion le corps de nos doubles est plongé en extase un oiseau chante à perdre haleine son frère jumeau le regarde en silence

PAYS massacre a profité à quelqu'un, 98 millions de fantômes en dessous de zéro
DES 28000 passions en dessous de tout dans le désert des brumes implacables du Ragnarok encore un effort pour se réveiller dans le rêve et voir où l'on est
ANIMAUX dans quel cercle maudit de cette galaxie débauchée 15 jours de marche forcée sans rencontrer âme qui vive dans cet intermonde des limbes de la guerre d'Ubu machine à soif machine à boue
BARIOLÉS, la mécanique Ragnarok lance ses mots d'ordre les débris de cadavres se brassent au bulldozer un nouveau relief de la planète apparaît celui des ruines des cadavres des montagnes de viande
NE sans masque on meurt asphyxié en 15 secondes l'étendard d'Ubu tient lieu de ciel
FUS on se fait laver la cervelle dans les hospices de survie il faut être propre pour honorer Ubu êtes-vous "in" pour le bal des charognes ? êtes-vous propres, chiens de l'enfer ?
JAMAIS lutins, farfadets du néant, coursiers du temps, bêtes du chaos, foudres du ciel, brumes blêmes, horizons perdus, vie sans vie, cœur des rochers de lune rouge, fil blanc haute-tension, désert désert, guerrier de la boue, futilité tranchante de l'opacité, des guignols dans le jour, et la nuit pulvérise les âmes à jamais, l'ordre du chaos tire à vue, camp retranché sans espoir, ordre de dispersion, chacun pour soi, frère tu dois mourir, Babylone Center s'effondre au ralenti chaque jour pour recommencer le lendemain comme une bande vidéo en circuit fermé, corps vides possédés par le Serpent du Chaos, hordes des créatures vides, chacun pour soi la Terre est quadrillée, j'ai traversé 10 milliards d'années-lumière pour me retrouver dans cette guerre perdue,
CE le poison circule nul entendement seulement le vertige disparaissant plus vite que lui-même
RÊVE inversement du tout au rien un tremblement médullaire passe je ne bougerai pas jusqu'à l'aube (?)
COMMUN, mais les temps dénoués montrent la supercherie ici plus rien ne passe la colère solaire fixe l'onde
CELUI une stupeur violente la croix de St. André écrase le ciel un silence mou recouvre le temps
DES 90 siècles dans une bouteille de Coca c'est l'empire mou des cires craquelées dont l'empereur est un garage souterrain l'inscience se fume à bout-filtre c'est son dernier recours et sa dernière gloire
ANIMAUX vivant ou mort, l'enfant dans le noir voit des ombres, mémoire multiple creusant l'écart du cœur au néant, temps de mort sur ligne de vie, l'ordre règne dans la rue du monde, l'axe de la veulerie cosmik, le cauchemar d'Innsmouth dans votre supermarché, filez doux chiens de l'enfer, Hypnos vous surveille, le plaisir du temps est dans le meurtre de soi-même
LE un renversement radical au point de fusion une désintégration en chaîne un crime épidémique du vivant brûlé au noir
MIEN, chaque geste devient un arrachement un dépeçage des lignes de vie un hurlement de la matière renversée
NOUS un laser de terreur tournante l'antimatière annule les atomes humains
NOUS lorsque les causes secondes sont épuisées la cause première inonde tout comme un soleil noir, nous retournons à l'état gazeux de la genèse, des spirales fatales tire-bouchonnent l'espace, des foreuses astrales sillonnent le magma, ce qui de nous vivra sera la vitesse absolue,
SOMMES
TOUJOURS
AIMÉS,

*à l'écoute des sphères chantantes
de l'inconnu à la conscience
de la conscience du conscient
ainsi vont les choses
du connu à l'inconnu
le fleuve Samsâra coule au Nirvâna
qui est le nageur ?
tao tao chantent les ondes & le vent
un courant file dans le courant
tao s'amuse tout seul sur cette planète
vouée aux lugubres esprits
tao-témoin œil-témoin lumière de bord
sur la console du computer du monde
balançoire yin-yang pour les poupées
sur la jungle urbaine se pose le vent du matin
sur le vent urbain se pose la jungle du matin
sur le matin se pose la route du vent
en lacets du vol objectif ni proche ni lointain
une pyramide de feu blanc achève la nuit
vitesse de l'œil du vent*

la nécessité d'une base rythmique est implacable
comme la mort,
il s'agit de trouver le rythme vital pouvant
épouser les passages des graves aux aigus afin
de traverser l'harmonie des sphères vers la
haute fréquence régnant sur la tourmente des
rêves de la terre,

comment toucher l'essence de cette
incroyable lumière rose des nuages posée sur le
bleu de l'aurore sans susciter la violence d'un
arrachement à toute la vie & sa mémoire morte ?
comme l'esprit le corps doit brûler dans le
désert, la soif est à ce prix,
il faut dépasser la sphère des questions & des
réponses, prendre la vitesse de tout ce qui
vient et qui est une exigence muette, une
présence derrière une vitre invisible et qui
appelle une réponse silencieuse dépassant
toutes les réponses,
s'il est un pouvoir à l'usage des vivants c'est
celui jouant au-dessus du noir & du blanc de
l'échiquier, c'est cette force glissant entre les
choses & leur temps, l'incarnation de la
déroute subversive du cosmos,
ce ne peut être que ma seule conscience, toute
ma vie & toute ma mort, l'accomplissement
des géographies existentielles, l'incendie
de la chambre des cartes,
c'est ce feu liquide au centre du désert, mirage
ultime où l'on disparaît corps & âme à la vitesse
absolue d'une traversée verticale des mondes,
une vie au hasard de la nécessité-surpris, pleine
de guerre lumineuse, la fin des notions finales,

de la fleur-folie un pétale est tombé
à l'inverse de la barrière des sens
un monde peut en cacher un autre
j'entends la stéréo des steppes d'autoroutes
ici & là dans les terres blanches du sommeil
la x-génération passe par Thulé
dans le regard qui jamais ne s'ouvre ni ne se ferme
le film sans fin se transperce
en devenant plus infime que sa trame
tes larmes d'extase ont parcouru l'univers
pour revenir se montrer propriété céleste,
entre tes regards dorment les étalages de
diamants des joailliers du ciel,

esprit silencieux embué par les choses
l'or lève
tambour dans le jour
sang en soleil
ni esprits ni choses
mais homme sauvage revenant après l'exténuation
connu & inconnu comme faces
interchangeables d'un corps à corps limpide
coupant
l'œuf du monde avant qu'il ne crie,
comme une flèche n'arrête son vol qu'une fois
plantée dans la cible ne rien retenir de ce qui va,
l'esprit est cette flèche, le monde est cette cible,
les concepts entre l'esprit & le monde sont l'air,
l'air la cible & la flèche, nous sommes tout cela,
nous sommes l'ignorance & la fin de l'ignorance
et plus encore,
nous sommes les dés & la main qui les jette,
nous sommes l'enfant perdu dans la forêt,
nous sommes la forêt perdue dans le temps,
nous sommes le soleil entre les arbres,
nous sommes la pierre du chemin,
la terre porte les signes de la rencontre de
l'esprit avec lui-même, autour d'eux sont nés
les dieux les hommes & leurs histoires,
les hauts-lieux de la terre sont la source des
âges, la naissance & la disparition des étoiles,
chaque monde porte à chaque instant son
commencement & sa fin dans l'invisible centre
de silence,
incendie du soleil par-delà le sommeil

Francis GUIBERT, Juin 1981

EN TERRITOIRE DE CATASTROPHE

les films défilent, superposés,
technique parfaite, histoire sans intérêt,
acteurs archétypes, j'ai déjà lu le roman,
on assassine un satyre au balcon, on évacue le
cadavre,
je n'ai rien vu mais j'ai entendu, je m'endors
dans mon fauteuil,
les aliénés dans leurs cabanes en savent un
bout sur le film,
ils naviguent hors de leur vie,
ils apprennent les secrets sur les lèvres du soleil,
dont la sagesse brûle vif l'univers,
tandis que des maniaques comptent les points
d'une tapisserie qu'ils ne voient pas,

*éclair du serpent de lumière
l'ombre en background
et le dragon glissant dans les étoiles*

LIEU gnose modern : un roc d'antimatière au centre de la mort
cybernétique,
DES dans la rue les fillettes dansent et tout ce qui n'est pas "fillette" se
déplace sous l'œil torve d'une raison totalement inintéressante,
tous les morts parlent de leur mort de l'inutile du délaissé et de
vengeance, ils n'ont plus peur plus soif et savent tout, Alice dans son
rêve et Marilyn dans sa mort, Hendrix dans la fin de l'inconnu,
RENCONTRES nosferatu, notre vie trafiquée réclame vengeance,
l'inconnu pousse à foison sur le métal du temps,
INDÉTERMINÉES la grande santé me prend à la gorge,
ce chien noir dévalant les rues sous la pluie, c'est moi,
ce roman à dix balles, c'est moi,
JAMAIS ce corps umanoïde, c'est moi,
un champ, la barrière, et l'inconnu,
FINIES l'identité des choses n'est guère recevable, une ligne discontinue
visible/invisible court dans les nerfs du monde, joie & terreur sont
mariées en secret, un rébus de l'impensé radical souffle le temps
instantané d'un revers d'aile, le désir souverain sans formule
saccage le monde, renverse la vie, une sauvagerie tranquille sans
remède, Marilyn porte des lunettes de soleil dans la nuit

Francis GUIBERT, Décembre 1980

AIR DES ANGES (ENTRE LÉGENDE & NON-LIEU)

Atlantide Boogie

Hommage à Elle, forme
suprême de la conscience,
essence de la félicité originelle,
miroir pensant où se mire
toute la diversité de l'univers.

(Tripurarâhasya)

un rêve d'images partout, des souvenirs à pertes & fracas, je cherche un titre
résumant l'affaire, Atlantide pour dire que rien ne disparaît, que la mémoire vit en
dehors du temps bien loin ici-même, là où je dors sur ma tombe étoilée, un empire
comme il ne fut jamais, noces de la terre céleste & du ciel terrestre, un souvenir
dirigeable traverse les nuages du temps, j'avance sur un tracé bleu en boitant borgne
d'une jambe, route stellaire pleine de cailloux coupants, en claudiquant je trouve un
rythme R n° R inventé par les atlantes bariolés d'arc-en-ciel...

Atlantide pour dire que rêve & réalité sont deux acrobates dansant sur le même fil de
la mémoire sainte, la lune ne fait que révéler dans le temps ce qui est de toute éternité, le
monde sublunaire est une petite fugue sur le clavier des images éternelles, et le moindre
boogie tournant plus vite que la lune me ramène vers le soleil d'or des Hespérides,

mais la lune totale est aussi cet œil pétrifiant, ce phare livide, ce trou d'existence
déversant ses coulées blafardes & comateuses, pour que germe la maladie de vie, pour
que grouillent ces informes créatures, pour ces rêves de fonctions larvaires & luttes
insecticides, le sperme public s'entasse en bloc autour des villes, la bouche d'ombre glapit
et bave une lumière fossilisée, de cette lumière surgissent chaque nuit les sauterelles qui
mangent le monde,

ainsi, Révélation & Révolution sont marquées au fer sur la peau d'un rêve, d'un
visage passant, traversant tous les bleus du ciel, des brumes océaniques, des montagnes
des torrents des fleuves, et ces cités de l'Enfer...

parmi les ruines on se perd de vue, on oublie, le rideau du ciel roule les mécaniques
astrales, on ne prend plus les épaves pour des serpents, on rêve aux loups, mais
qu'importe... nous sommes si loin... sur les routes de la Chine Centrale... dans le désert
du 27e Ciel,

l'Œil de Shiva viole le monde dans tous les sens, Éros pendu par les pieds est saigné
proprement, les cornes de brume sont aphones, les terres truquées sont englouties sous
les déchets des planètes mortes, dans les jungles de velours on trouve des cadavres de
derviches plein les buissons, sur l'écran des radio-télescopes des roses lasers crépitent
sans rime ni raison,

les extrêmes se rejoignant, l'information non-stop bascule dans la privation sensorielle,
les trois singes nippons gardent le silence,

« tant que le voile ne sera pas levé, tu ne pourras comprendre » dit Hâfiz,

en plein jour le sommeil, dans un autre sommeil
 vont les bêtes de la conscience, les êtres de la
 conscience diluvienne qui pulvérise les yeux,
 il faudrait que cette vie serve enfin à quelque chose,
 c'est à dire à rien,
 juste goûter le son du corps au fond d'une
 forêt d'intermonde, sans nom ni forme, le son
 pur, combien j'aime ces échos dans les sens
 noyés derrière la double-vue,
 l'image d'un château construit sur deux plans,
 dont les salles dévastées s'ouvrent en des
 terres d'après-mort, halluciné on suit les
 traces sanglantes d'un massacre, on débouche
 dans un parc, le reste appartient au langage
 des pierres de foudre qui sillonnent l'espace,

le décodage des jours fonctionne la nuit,
 c'est pourquoi ceux qui veulent savoir sont
 prêts à tout pour faire la nuit, toute la nuit
 dans leur vie, non par absence de lumière
 mais par excès, la nuit du soleil, la nuit
 d'après le feu blanc, là où l'insensé trouve sa
 joie, sans référence ni préférence, lorsqu'il a
 un matin étalé les cartes postales de ses
 pèlerinages et qu'il les a jetées pour un autre
 voyage, où ce n'est plus lui qui bouge mais le
 mouvement en lui sans direction, alors la
 dévotion c'est de n'en pas avoir, alors c'est la
 dévotion à rien qui brûle dans la mémoire du
 cœur, l'embrassement invisible pour une
 traversée de toutes les fins, et l'œuvre d'une
 vie n'est plus qu'un signe, alors se
 déverrouillent les portes magiques et doubles,
 qui attendent chacun au carrefour des vents,

ce monde n'est que la première marche d'un
 escalier allégorique, on n'a rien vécu, on a
 traversé les pages transparentes du premier
 chapitre d'un manuscrit introuvable, dont
 l'auteur après avoir plusieurs fois changé de
 nom est parti sans laisser de trace,
 mais son œuvre est là, totalement inépuisable,
 dans leurs cabanes les aliénés en retranscrivent
 des passages,
 une coccinelle télépathe leur dicte la raison,
 tandis que les maniaques comptent les points
 de la tapisserie invisible,
 ce qui compte vraiment c'est ce non-savoir qui
 est toute la vie, la vie des bêtes angéliques
 d'une histoire qui n'existe heureusement pas,
 qui est le sens magnifique de ce qui échappe,
 qui est le vent de tous les printemps,

la forêt de l'univers nous regarde, ses yeux
 sont les nôtres, nous sommes alors ces arbres
 d'une musique originelle, changeante,
 englobante, où toutes les créatures viennent
 retrouver leur âme,
 le don merveilleux est ce désert du monde où
 se calcinent tous les mensonges de l'empire
 noir, où s'élèvent les mirages du double cœur,
 où se renverse la vue, et c'est la nuit en plein
 soleil, la nuit du destin, où se jouent à jamais
 les mystères de l'être, les sortilèges des temps,
 et la réponse ineffable, à la source des songes

Francis GUIBERT, Avril 1984

Hôpital Derviche

Le mystère n'est pas une des
 possibilités du réel. Le mystère
 est ce qui est nécessaire
 absolument pour qu'il y ait du
 réel.

durant ces longs après-midi dans les jardins de l'hôpital ma mémoire orpheline
 tournait lentement dans les strates de visions oubliées,
 quelle pouvait être cette haute science des derviches ?

j'avais lu les textes saints de louanges divines, j'en avais retenu le merveilleux, à
 présent je découvrais au fil des jours une immanence non pas merveilleuse mais cruelle,
 ou plutôt merveilleusement cruelle,

en ce lieu de science invisible un parfum de cruauté sacrale traversait parfois les
 allées blanches, de ces instants toute inquiétude était bannie, cette cruauté inconnue
 effaçait les songes opaques de la souffrance et libérait l'infini du rêve,

l'œuvre des derviches révélait la maladie humaine, la santé était sainte et non-
 connaissable, guérir c'était disparaître comme les fumées d'un songe d'opium, ces
 jardins étaient le lieu du temps tournant des derviches, chaque jour je devenais un peu
 plus blanc comme le sable des allées, je ne savais plus mon nom ni le monde qui l'avait
 engendré, cela avait été un rêve noir, il n'y avait aucun pont entre le rêve et sa fin, c'était
 une rupture sans faille,

il y avait eu une convulsion de sang & de feu d'où était né ce rêve noir, puis le sang &
 le feu étaient retournés à leur éternité et le rêve noir avait disparu,

cet hôpital était le ventre même de l'incrédulé, tous les bruits du monde venaient s'y
 absorber pour rejaillir en ondes de silence,

c'était un effacement sur fond de nébuleuses spirales,
 en fait il n'y avait de fond nulle part, l'allée blanche pouvait se prolonger en voie
 lactée qui à son tour se prolongeait en un flot de sable lentement coulé entre mes doigts,
 toute folie finissait en ce lieu, toute raison aussi,

l'isolement de l'hôpital était un sas de passage entre le mesurable de ses murs et
 l'infini de son silence,

le mesurable était affaire de convention,
 mais l'infini était ce non-être mystérieux dont la seule présence engendrait une réalité
 dépassant les limites de mes rêves,
 une réalité si intense qu'elle avait peut-être engendré ce non-être mystérieux seul
 capable de la concevoir...

Francis GUIBERT, Janvier 1984

FRANCIS GUIBERT a participé aux revues : DÉFENSE DE L'HOMME; SPHYNX; BUNKER; MAI-HORS-SAISON; RÉVOLUTION INTÉRIEURE; BLOCKHAUS; TANKER; MILLE-FEUILLES... & aux émissions : 50 000 POÈTES (Ark-en-Ciel); CLAIR DE NUIT (France Culture)...

"LES NEIGES D'ATLANTIS", de FRANCIS GUIBERT (un livre de 24 pages sur Périgord mat 90 g & Périgord brillant 300 g) est disponible aux Éditions "Under-Black-Blockhaus-Résistance" (voir bon de commande ci-dessous).

Bon de Commande. TANKER, supplément gratuit, envoyé sur simple demande :

- TANKER 4 : Spécial Jean-Pierre ESPIL.....gratuit
- TANKER 5 : Spécial José GALDO.....gratuit
- TANKER 6 : Spécial Didier MANYACH.....gratuit
- TANKER 7 : Spécial Daniel GIRAUD.....gratuit
- TANKER 8 : Spécial Edgar Allan POE & Ghemma QUIROGA-G.....gratuit
- TANKER 9 : Spécial THÉÂTRE SONORE.....gratuit
- TANKER 10 : Spécial Aleister CROWLEY.....gratuit
- TANKER 11 : Spécial Francis GUIBERT.....gratuit
- "LES NEIGES D'ATLANTIS", de Francis GUIBERT.....30 francs

Nom:.....Prénom:.....

Adresse:.....

Règlement à l'ordre de : QUIROGA, 27 rue Jean Cottin (Esc. C) 75018 PARIS.